

Prologue

Musée d'Histoire naturelle, Londres

— **C**ombien de temps allons-nous encore devoir rester plantées là, à sourire comme des idiots ?

Gabrielle Adams se tourna vers son amie et collègue dont la longue et mince silhouette se languissait contre le mur à côté d'elle.

— Une heure, au moins, répondit-elle. Il y aura sûrement d'autres discours et d'autres mains à serrer.

Même si la soirée avait bien commencé – du moins tout autant que pouvait commencer une soirée d'entreprise –, la fête de Noël de la maison d'édition Frenchman Saunders s'étirait toujours en longueur. Le musée d'Histoire naturelle de Londres était resplendissant. Un éclairage subtil mettait en valeur ses arches romanes et ses carrelages sophistiqués, tandis que des projecteurs industriels diffusaient leur lumière d'un blanc froid sur le squelette d'une énorme baleine bleue suspendue par la tête, ainsi que sur celui d'un mastodonte et de nombreux autres fossiles de dinosaures éparpillés dans l'atrium central.

Le gratin du milieu de l'édition s'était réuni pour profiter de l'hospitalité sans bornes de l'une des maisons les plus anciennes et les plus vénérées du Royaume-Uni, chacun jouant des coudes pour attirer l'attention des directeurs éditoriaux, des agents et des journalistes avides qui se déplaçaient comme des requins autour d'un banc de poissons particulièrement appétissants et sans méfiance. L'alcool coulait à flots, les petits fours un peu moins, mais personne ne semblait remarquer cette différence. Un grand écran de projection avait été installé en haut d'un impressionnant escalier de pierre, écran sur lequel défilait un diaporama sans fin présentant les réalisations de la société pour l'année en cours, en particulier les portraits des auteurs qui avaient la faveur du pouvoir en place.

— Au moins, cette année, nous avons le droit de boire du vin rouge, poursuivit Gabrielle. L'année dernière, les organisateurs nous avaient prévenus que nous n'avions le droit de boire rien de plus pigmenté qu'un gin tonic de peur que les éclaboussures abîment le marbre.

Francesca Ogilvie – mieux connu sous le nom de Frenchie, pour des raisons qu'il vaut mieux ne pas révéler – laissa échapper un gémissement étouffé.

— Je préférerais me retrouver dans un karaoké n'importe quel jour de la semaine. Au moins, nous pourrions nous détendre autour de quelques verres et d'une mauvaise interprétation de *Sweet Caroline*. Là, nous allons devoir passer les prochaines heures à écouter une bande d'écrivains peu sûrs d'eux, ensuite il faudra leur dire à quel

point ils sont formidables, grommela-t-elle. Oh mon Dieu... voilà d'ailleurs l'un d'entre eux qui arrive.

Gabrielle suivit son regard et vit un homme d'une soixantaine d'années se frayer un chemin dans la foule. De taille et de corpulence moyennes, il n'avait rien de notable, mais compensait par le choix original de ses vêtements et – à moins qu'elle se trompe – un usage abusif du parfum *Just for Men*, ce qui amenait les gens à se souvenir de lui, mais pour de mauvaises raisons. Elle le vit s'attarder à la périphérie de divers groupes de personnes rassemblées pour discuter et siroter des cocktails, puis il tenta à plusieurs reprises de se joindre à leurs conversations. Il y eut quelques hochements de tête polis, mais pour l'essentiel, il fut ignoré.

— À quand remonte le dernier best-seller de Geoff ? s'interrogea Frenchie à voix haute. À six, peut-être sept ans ?

Aux yeux du public, Geoffrey Bowman était un auteur de romans d'espionnage très apprécié, dont les livres avaient touché des millions de lecteurs au cours de ses trente années de carrière. Cependant, dans le petit monde de l'édition, être un nom connu de tous et avoir reçu de nombreuses récompenses ne suffisait pas toujours à garantir la prochaine grosse avance, cette somme qu'un éditeur verse à un auteur célèbre avant même qu'il ait écrit son livre.

En résumé, ses livres devaient encore se vendre, et si ce n'était pas le cas...

Pour un homme comme Geoff Bowman, c'était la pente glissante vers le pire des enfers.

L'obscurité totale.

Gabrielle l'observait faire la conversation et l'entendit rire de son rire si caractéristique décrit un jour par un critique comme « aussi large que le talent littéraire de l'homme ». Aujourd'hui, malheureusement, ce rire était teinté de désespoir et n'était pas partagé par les plus jeunes membres du groupe sur lequel il tentait de régner.

— C'est un métier capricieux, murmura-t-elle. Il est toujours un bon écrivain, mais il n'est plus...

— D'actualité ? compléta Frenchie en retroussant les lèvres.

Gabrielle poussa un soupir.

— Pour un certain public, il sera toujours d'actualité...

Frenchie ricana :

— Cet homme ressemble plus à un fossile que cet os de dinosaure, dit-elle en désignant l'un des présentoirs. Je suis surprise que tu le gardes dans ton écurie d'écrivains, alors que tu aurais pu avoir les meilleurs.

Si Gabrielle décela une pointe d'envie, elle choisit de l'ignorer.

— Fondamentalement, il est capable d'écrire un bon livre. Je n'ai pas besoin d'apprécier l'homme pour publier ses histoires...

— Alerte, *alerte* ! l'interrompt Frenchie en avalant son verre. Il nous a repérées et se dirige droit vers nous. Écoute, même si je t'adore, je ne pense pas pouvoir supporter d'entendre Geoff pontifier sur le bon vieux

temps pendant la demi-heure à venir. Débrouille-toi toute seule !

Gabrielle afficha une mine affligée.

— Ne t'avise pas de...

Frenchie adressa à son amie un sourire d'une blancheur éclatante, dont elle savait qu'il l'absoudrait de tous les péchés, et se fondit dans la foule quelques instants avant que Geoff leur tombe dessus.

— Ah, Gabrielle ! La femme que je cherchais.

Gabrielle se retourna, affichant un large sourire de circonstance, et se retrouva en train de rendre à Geoff la double bise continentale – celle où, au lieu des joues, on embrasse l'air – qu'elle avait toujours détestée.

— Geoff, la fête vous plaît ? s'enquit-elle, une fois les démonstrations d'amitié terminées.

Il avala une grande gorgée de vin blanc et parcourut la salle d'un regard à la fois blasé et dur.

— C'est la même chose tous les ans, non ? rétorqua-t-il, manifestement insensible à l'impressionnant décor.

À l'autre bout de la pièce se dressait un grand sapin de Noël chargé de lumières et de boules multicolores, tandis que des haut-parleurs bien dissimulés diffusaient des classiques de Noël, donnant une touche enjouée à la soirée. Des serveurs en gants blancs se tenaient derrière de larges tables, prêts à vous servir la boisson de votre choix. Il y avait également un espace selfie, où les auteurs pouvaient se faire photographier avec la toile de fond officielle de la maison d'édition, et le bar à cocktails qui proposait des

boissons portant des noms tirés de la dernière liste des titres les plus vendus.

Malheureusement, aucun des titres de Geoff n'avait été retenu, il avait donc opté pour du vin.

— Comment avance le manuscrit ? demanda Gabrielle qui regretta aussitôt sa question.

— Oh, lentement... lentement. Vous savez comment cela se passe. On ne peut pas brusquer le génie, déclara-t-il sans la moindre trace d'ironie. Voyez-vous, je ne comprends pas cette nouvelle vague d'écrivains qui montent. On dirait qu'ils sortent un roman toutes les deux semaines, et que la semaine suivant la sortie, c'est déjà un putain de best-seller.

Et qu'on donne le nom de leur bouquin à un cocktail, ajouta-t-il en silence.

— Le fait est, Geoff, que certains écrivains peuvent être très prolifiques, ce qui est une bonne chose pour les lecteurs qui apprécient leurs histoires. Cela signifie qu'ils n'ont pas à attendre trop longtemps la sortie du prochain livre.

Geoff eut un reniflement moqueur.

— Les gens devraient faire preuve de plus de discernement, maugréa-t-il en buvant une nouvelle gorgée de vin.

Et vous, vous devriez descendre de vos grands chevaux, fut tentée de répliquer Gabrielle, qui s'abstint.

— À ce propos... ajouta Geoff en se rapprochant, acculant ainsi Gabrielle au mur, j'aimerais vous parler de ma dernière avance.

Gabrielle se figea.

— Je ne pense pas que ce soit le moment, fit-elle remarquer en jetant un regard significatif à la pièce. Pourquoi ne pas m'appeler lundi ?

Mais Geoff persista.

— Je suis l'auteur de best-sellers qui se vendent dans le monde entier, s'exclama-t-il. J'ai gagné plus de prix que n'importe qui d'autre dans cette pièce, et pourtant je suis là à trimer pour un revenu de misère. Alors dites-moi, est-ce que c'est juste ?

Pour se donner une contenance, Gabrielle voulut boire une gorgée de son verre, mais celui-ci était vide.

— Écoutez, nous avons déjà eu cette discussion. L'avance que je vous ai proposée, et que vous avez acceptée, était basée sur les chiffres les plus récents dont nous disposons. Ce n'est pas très facile à dire, mais vous comme moi, nous savons que vos livres ne se vendent pas aussi bien que nous l'aurions espéré.

Le visage de Geoff s'empourpra lentement.

— C'est parce que vos satanées couvertures sont moches ! se récria-t-il, attirant quelques regards intéressés de la part de ceux qui se trouvaient à portée de voix. Quant à la dernière campagne de publicité, c'était un véritable fiasco !

Préférant ne pas s'engager dans ce qui était désormais un vieux débat, Gabrielle resta silencieuse. Lorsqu'un livre ne se vendait pas, les raisons pouvaient en être nombreuses, mais la première et la plus importante à ses yeux était la qualité de l'histoire. En tant qu'éditrice, elle avait essayé de faire en sorte que les derniers efforts de

Geoff portent leurs fruits, mais elle ne pouvait pas faire de miracles.

— Peut-être devriez-vous faire une pause, suggéra-t-elle. Prendre un peu de temps pour vous ressaisir et retravailler le manuscrit avec un regard neuf ?

Bowman lui lança un regard fulminant, puis se pencha pour poser une main instable sur le mur à côté de sa tête.

— Ou peut-être que je devrais aller voir un autre éditeur, hum ? Qu'en dites-vous ?

Gabrielle s'écarta habilement de son chemin de sorte qu'il se retrouve face à un mur vide.

— Vous devez faire ce qui vous semble le mieux, répliqua-t-elle d'un ton neutre. Profitez bien du reste de la soirée.

Il la regarda s'éloigner dans la foule, entendit les rires cristallins de femmes aux épaules couvertes de pashminas roses et ceux d'hommes en pantalons chinos s'élever en cacophonie. La bile lui monta à la gorge. Il était loin, le temps où l'air était chargé de fumée de cigarette, et où les hommes comme lui menaient la danse, et non des jeunes femmes à peine plus âgées que la fille qu'il n'avait pas vue depuis deux... non, trois ans, maintenant. À l'époque, il était quelqu'un avec qui il fallait compter. Les foules s'écartaient devant lui. On levait son verre pour lui porter un toast, et chacun des petits morveux qui le snobaient aujourd'hui aurait fait n'importe quoi juste pour partager dix minutes d'intimité avec lui pour peu qu'il ait dit un mot en leur faveur à son agent.

Aujourd'hui...

Aujourd'hui, il devait pleurnicher et supplier pour ce qui lui revenait de droit.

Bon sang ! Il avait gagné sa place parmi ces gens. Il méritait que ses livres soient exposés dans la bibliothèque du hall principal de Frenchman Saunders, au lieu de ceux d'un crétin qui prétendait être la prochaine star en devenir.

Peut-être était-il temps de rappeler à Gabrielle et à sa petite cohorte qui tirait vraiment les ficelles.

*

Gabrielle s'éloigna rapidement, échangeant des plaisanteries forcées alors qu'elle se frayait un chemin à travers la foule pour se diriger vers les toilettes. Ce ne serait peut-être pas un grand moment de répit, mais au moins pourrait-elle profiter d'un peu de paix et de tranquillité dans la sécurité relative des toilettes. Ses yeux scrutaient les visages des personnes qu'elle croisait, en cherchant un en particulier, mais elle ne vit aucun signe de lui.

Elle poussa un petit soupir.

Mark Talbot était une étoile montante dans le monde des agents littéraires. Bien sûr, le fait que son grand-père, Marcus Talbot senior, ait fondé l'une des plus prestigieuses agences littéraires de Londres il y avait plus de soixante-dix ans aidait quelque peu sa carrière. La société s'appelait Talbot & Co, et en plus de porter son nom, Mark était porteur d'une attente considérable. Nombre d'auteurs qu'il représentait étaient présents à la soirée et son travail consistait à proposer à Gabrielle de nouveaux

livres pour qu'elle les publie – ce qui remettait régulièrement en question l'intégrité personnelle de la jeune femme, étant donné que Mark était également son fiancé.

Inconsciemment, les doigts de Gabrielle effleurèrent l'étincelante bague en diamants qui ornait son annulaire gauche.

— Vous venez souvent ici ?

Alors qu'elle pénétrait dans l'ombre du couloir qui menait aux toilettes, une paire de bras puissants l'entoura.

Elle poussa un cri étranglé, avant de comprendre qu'ils appartenaient à la personne qu'elle cherchait.

— Mark ! Tu m'as fait peur.

— Désolé, ma belle.

Il la fit pivoter vers lui, et darda sur elle un regard enjoué encadré par un séduisant visage.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle. Je te cherchais.

— Oh, je faisais juste le tour des lieux, répondit-il avec désinvolture. Pourquoi ? Je t'ai manqué ?

Il commença à la faire reculer contre le mur en lui caressant le cou.

— Mark... arrête. Mark, quelqu'un pourrait nous voir !

— Et alors ? C'est à cela que servent les soirées de Noël.

Elle lâcha un rire nerveux, et appuya une paume ferme sur son torse.

— Mark, il s'agit de mon travail. Je dois rester professionnelle.

D'un air frustré, il passa une main dans ses cheveux, qui avaient tendance à tomber sur son front, avant de lever les deux mains devant lui en signe de reddition.

— J'ai oublié, dit-il avec une pointe d'ironie dans la voix. De nos jours, le travail passe avant tout, n'est-ce pas ?

Gabrielle fronça les sourcils.

— Ce n'est pas juste. Je...

— Tu n'as pas besoin de te justifier, la coupa-t-il brusquement. Si tu veux que nous nous en tenions aux discussions de circonstance, alors il faut que je te parle de Saffron.

Saffron Wallows était la cliente la plus prestigieuse de Mark. Elle écrivait de la littérature de « haut niveau » mettant en scène des personnages féminins torturés et opprimés, qui, le plus souvent, connaissaient une fin peu glorieuse. Bien que dans la ligne générale de leurs maisons d'édition, la violence envers les femmes n'était pas de rigueur, ses écrits parvenaient invariablement à passer à travers les mailles du filet en raison des messages qu'elle entendait transmettre.

Du moins, c'est ce que disait sa ligne éditoriale.

Comme elle ne réagissait pas, Mark la scruta.

— Je pensais que tu serais bien plus enthousiaste à l'idée de l'opportunité que je t'offre. Je pourrais aller voir n'importe lequel des cinq grands et ils me baiseraient la main pour publier son prochain chef-d'œuvre.

Il faisait référence à la bande des géants de l'édition qui étaient tous des concurrents de Gabrielle.

— Tu sais très bien pourquoi je ne suis pas intéressée, lui rappela-t-elle.

Il fit un pas en arrière et enfonça ses mains dans ses poches, l'observant avec une impatience à peine dissimulée.

— Tu vas encore me parler de ces bêtises ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine, songeant à leur dernière dispute.

— Je te l'ai déjà dit, Mark. Je passe mon tour.

— Tu en as parlé à ta boss ? À ton avis, que pensera Jacinta lorsqu'elle apprendra ta décision ? Frenchman Saunders publie le travail de Saffron depuis les années 1990.

Gabrielle avait effectivement songé à cela. Essayer de trouver un moyen de se sortir de cette situation difficile lui avait occasionné de nombreuses nuits blanches.

— S'il te plaît, Mark. J'essaie de t'aider... de nous aider tous les deux. Ne me force pas la main.

Il la fixa de longues secondes. Son visage n'avait plus rien du masque enjoué qu'il affichait précédemment.

— Est-ce une menace ? souffla-t-il à voix basse.

Gabrielle se passa une main fatiguée sur les yeux, puis secoua la tête.

— Bien sûr que non. Mais je pense que tu devrais reconsidérer ce que je t'ai dit l'autre soir, c'est tout. Cela finira par se savoir tôt ou tard, et je préférerais ne pas être celle qui révélera la chose.

Ils se faisaient face dans l'ombre du couloir vide, tandis que George Michael chantait avec virulence qu'il avait donné son cœur à quelqu'un lors du Noël précédent.

— Tu restes combien de temps ? demanda Mark.

— À la soirée ?

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— J'avais l'intention de prendre le dernier métro pour rentrer à South Ken, dit-elle en consultant sa montre.

Vingt-trois heures trente-cinq.

Elle savait que le dernier train en provenance de la gare de South Kensington, qui n'était qu'à cinq minutes de marche du musée, partait à minuit quarante-cinq. Cela lui laissait largement le temps de faire les adieux obligatoires et d'administrer autant de baisers aériens que nécessaire.

— Je te verrai à la maison, alors, conclut Mark, qui s'éloigna sans un regard en arrière.

*

Après cela, Gabrielle ne revit plus Mark et comme il n'y avait aucun signe de Frenchie non plus, elle décida d'en rester là. L'alcool avait perdu tout attrait, et ce qui avait semblé festif et brillant paraissait maintenant criard et exagéré. La foule commençait se disperser. Certes, on aurait pu s'attendre à ce qu'elle reste jusqu'à ce que tous les invités de sa maison d'édition soient partis, mais la fatigue avait pris le dessus et elle avait hâte de rentrer chez elle.

Mais pas avant tous les civilités de rigueur. En fin de compte, il lui fallut quarante minutes pour faire le tour de la pièce, remercier telle ou telle personne, promettre d'en appeler d'autres dès le lundi pour organiser un déjeuner. À la fin, ses tempes battaient la chamade et ses pieds recroquevillés dans ses escarpins qu'elle avait